## Carnet de Rémy à Tuscaloosa



Tuscaloosa, petite ville de l'Alabama, est doté d'un petit aéroport, le Van de Graff Field, et d'une université de filles. La visite de la ville aux grandes avenues rectilignes leur jette à la figure la ségrégation, si présente dans les états du Sud des Etats-Unis, avec ses règles qui leur autorisent de fréquenter que les lieux pour « White only ». Puis c'est la découverte de la base. La seule piste en service présente un alignement impressionnant de Boeing PT-17 (Stearman) gris argentés. Les baraquements sont rangés comme des dominos blancs aux toits bleus. Le « flight line » renferme les casiers en métal pour chaque élève et une lignée de parachutes. En face les salles de classe avec les tableaux noirs aux croquis et dessins blancs

suggérant les manœuvres possibles ou obligatoires pour appréhender un pilotage sûr. Sur les tables des maquettes que les instructeurs feront tournoyer comme des enfants quand ils miment leurs rêves aériens. Enfin la salle des interprètes pour venir en aide à la compréhension des instructions en anglais. La surprise agréable est que les interprètes sont des Françaises. Il y a aussi une piscine, un tennis et les baraquements où sont logés les élèves pilotes.

Les instructeurs viennent se présenter, vêtus d'une tenue semi-militaire et d'une casquette avec un écusson civil. Mot de bienvenu face aux jeunes militaires au garde à vous. Rappel des consignes : ordre, propreté, exactitude et discipline. Les horaires sont ceux des vols et ne supportent aucun retard : « Suivez ces conseils, nous serons amis et vous deviendrez des pilotes capables de vous battre, sinon, je ne réponds de rien! ».

Puis c'est la distribution de l'équipement : combinaison de vol, bottes fourrées, grosse veste de cuir doublée mouton, serre-tête, gants, lunettes et parachute.

Des groupes sont formés et vont se présenter aux instructeurs. Chaque cadet sera affecté à un moniteur qu'il gardera pendant les deux mois de stage. Tous les instructeurs sont des pilotes civils chevronnés. Selon les règles en vigueur, les pilotes doivent être lâchés en solo à partir de neuf heures de vol qui s'avèrent être dix à douze heures en moyenne, mais jamais plus des quinze heures éliminatoires.

L'avion de « Primary Training » par excellence, et le plus célèbre, est donc ce Boeing PT17. C'est un biplan construit par Boeing depuis la fin des années 30, et dont plus de dix mille exemplaires ont été livrés à l'US Air Force. Ce Biplan

haubané est un biplace en ligne, à l'instrumentation de base, motorisé par un « very good engine », les increvables Lycoming (PT-13) ou Continental (PT-17). Ils resteront gravés dans la mémoire des pilotes comme l'avion du premier lâché. Le moniteur est en place avant.

L'enthousiasme de la découverte d'une nouvelle sensation, la maîtrise du pilotage, est le ciment de ces jeunes français qui n'ont que vingt, vingt-deux ou vingt-trois ans. C'est un sentiment de fierté, empreint de l'angoisse de savoir s'ils vont être capables et après s'ils vont être retenus pour la suite de l'histoire. Ferontils partie de ceux qui auront combattus pour libérer la France aux commandes d'un chasseur ou d'un bombardier? L'idéalisme motive ces jeunes esprits. Leur conscience s'anime à l'idée de faire partie des troupes qui défileront en vainqueur. Conscience qui les pousse à réussir cette préparation toute militaire qui les fera entrer dans le cercle de ceux qui auront servi leur pays avec honneur et courage. L'esprit de camaraderie s'invite de lui-même, sans équivoque ni ambiguïté. Tout au plus observe-t-on celui qui paraît un peu faible, incertain de ses capacités, et qui ne sera pas breveté.

Tours de piste et première initiation à la voltige. Curieusement on leur apprend à piloter dans les airs dans tous les sens, avant de leur enseigner les règles de l'atterrissage. Le Boeing PT-17 qui est un biplan rustique pardonne beaucoup d'erreurs. Malgré tout 32 % d'entre eux seront éliminés — un pourcentage inférieur à la moyenne de l'Air Force. Ils seront réorientés vers d'autres disciplines.



Ce jour-là, l'instructeur choisit un terrain de dégagement, sort du cockpit et lance : « It's all yours, go ahead! » « Il est tout à vous, allez-y! ». Le soir du « lâché » le roi n'est pas leur cousin pour ceux qui ont réussi à maîtriser la bête, seul, sans l'aide providentiel de l'instructeur. D'ailleurs tout le monde n'a pas cette chance. Certains ont paniqués et ratés leur manœuvre. Les premiers accidents mortels surviennent – décrochage, perte de connaissance, vrille à plat... Pour ceux qui ont réussi ce premier vol en solo c'est une joie immense. On se retrouve au mess et on commente ses impressions. Rémy fait partie de ceux-là. Son nouveau camarade, Francis Rouan, lui glisse à l'oreille sa mésaventure du jour, qui a bien failli l'éliminer. Pris d'un besoin naturel pressant, il se pose sur une piste annexe, qui n'est autre qu'un champ tondu, laisse tourner son moteur et remonte dans son

appareil. Il remet les gaz, tire sur le manche à balai et reprend de l'altitude. Grisé par cette maîtrise totale de l'animal dompté, il a l'idée de faire un looping et le voilà sur le dos, la tête en bas. Une impression étrange provoque alors un frisson d'angoisse car il sent qu'il décolle de son siège et réalise à cet instant, où la terre semble vouloir le tirer par la tête, qu'il a omis de rattacher sa ceinture après sa courte pause dans le bush. Bien que novice en matière de pilotage, l'ami Francis a le bon réflexe de raccourcir la boucle de son looping ce qui réactive la force centrifuge qui le plaque sur son siège. Sans cette manœuvre salvatrice c'était la chute dans le vide, Francis aurait certainement sauté en parachute, mais il aurait été éliminé définitivement pour avoir détruit un avion. Rouan demande à Rémy la plus grande discrétion sur cette histoire qui, si elle venait aux oreilles des instructeurs, lui vaudrait une sanction immédiate. Rémy sera une tombe et leur amitié sera définitivement scellée.

La vie de camp s'installe peu à peu. Chacun prend ses marques, ses habitudes. Des groupes se forment par affinité. La guerre leur semble loin. Les sorties sont exaltantes au début, mais par instant une certaine nostalgie s'installe et jette son ancre. Rémy a gagné quarante dollars au poker, en deux coups! Puis l'après-midi il a volé pendant une heure et demie avec un temps détestable. Cependant ses atterrissages ont été jugés bons. Mais ses démons ne le quittent pas depuis qu'il a quitté Alger. Il pense à ses parents et à l'écœurante souffrance qu'ils subissent de se voir attaqués sur ce à quoi ils tiennent le plus dans la vie : l'honneur et le patriotisme. Même le pilotage prend une tournure répétitive, mécanique. Il trouve que ça s'apparente davantage à la conduite d'un camion qu'à la noble idée de voler dans les airs. Et ce général qui est venu leur dire que les chances de faire

la guerre étaient négligeables. Ne seront-ils casés que comme instructeurs? Instructeur aux US? Fichtre non! « Ils m'horripilent ces jeunes yankees, sans âme, sans problèmes! Trop simples, trop francs, trop disciplinés! Autant moisir dans une base en Afrique du Nord!»

Ce jour-là Rémy se heurte à l'ostracisme ordinaire et accepté dans cet ancien état confédéré. La ségrégation raciale est bien ancrée en Alabama. Il entre dans un bar réservé aux noirs sans avoir fait attention à l'inscription à l'entrée qui le précisait. Tous les clients le regardent. Il se dirige au bar, commande une boisson, mais on lui dit qu'on ne peut pas le servir. Il ne comprend pas pourquoi, dit qu'il est français, mais rien n'y fait. Il doit sortir. On ne plaisante pas avec ça. Cette monstruosité le scandalise. Ce sont là des mœurs d'un autre âge, d'une autre civilisation. Les droits de l'homme ne sont donc pas passés par ici? Comment la plus grande démocratie du monde accepte-t-elle cette exception sur une partie de son territoire? Comment ces descendants d'immigrants forcés pourront-ils s'intégrer, avoir accès aux bonnes formations et obtenir un juste travail si on les cantonne dans un carcan social fermé, clôturé par des barrières insidieuses qui ne peuvent générer que la haine et la violence. Rémy en a la tête toute enflammée! Une fois encore l'injustice et la bêtise des hommes le révolte et le déçoit. L'apprentissage de la vie continue, allant d'espoir en déceptions, de certitudes en désillusions.

Ce premier janvier, il l'a fêté avec une jeune femme ravissante aux yeux verts et au corps délicieux. Mais elle ne sait pas faire l'amour. Et il n'y a là dedans aucune poésie. Il a joué une partie connue, avec la seule différence que ça se passait en anglais et que l'un comme l'autre savait bien par où ça finirait. Elle a téléphoné

ce matin, mais il ne l'a pas rappelée. Il agit comme un mufle, un gougeât, mais il s'en moque. C'est comme ça! C'est le destin qui l'a envoyé ici, alors il faut bien vivre sa vie d'homme, voilà tout. Il n'en est pas fier pour autant, mais il ne va tout de même pas culpabiliser!

Les semaines passent et le poids du temps appuie sur le cortex. Rémy commence à trouver que cette vie de camp, sans aucun contact avec la vie réelle de ce pays — la vie de l'esprit, s'entend — qui doit quand même bien exister quelque part, est bien pesante. Mais sans doute pour l'atteindre faudrait-il faire un effort dont il se sent incapable. Même l'amitié qui pourrait donner beaucoup si l'on ne vivait sans cesse ensemble à un point qui rend horriblement gênant toute effusion. Même des pensées très simples ; on se croit obligé de se moquer de tout ce qu'on peut vraiment penser profondément ou même simplement ressentir. Dans l'ensemble l'atmosphère est sympathique, on la regrettera sans doute, après...

Les nouvelles de la guerre arrivent, enfin. Ce n'est pas enthousiasmant. Des hommes luttent, souffrent et meurent... et tout ça pour quoi? Pour recommencer bientôt à s'entredéchirer? C'est vraiment décourageant! L'écœurement qu'il ressent le pousse à des pensées extrêmes. Il comprend ceux qui défendent les organisations révolutionnaires, au sens noble du terme. Ses pensées sont en crise, alors il en accepte les idées et même les applications. Quel que soit le dégout qu'il éprouve pour certaines méthodes, sa révolte a envie de s'exprimer. Mais il est sans doute trop marqué par le monde bourgeois de la France d'hier et, comme Jules Romain, il pense qu'il faudrait savoir sacrifier tout un passé d'individualisme, dont on ne sait plus, surtout dans un pays comme l'Amérique, s'il doit être entretenu ou étouffé. On en revient aux vertus du pacifisme et au

partage des richesses. Mais l'homme ne changera-t-il donc jamais, que l'on en trouvera toujours qui défendra des valeurs de domination ethnique ou économique? Et que ne pas les combattre c'est baisser les bras et les laisser nous dominer? Peut-on espérer un jour éradiquer ces esprits empreints d'orgueil et de vanité? Pourra-t-on vivre un jour dans un monde juste où chacun aura le droit d'avoir la place qu'il mérite et qui lui revient?

Pour Rémy, l'Amérique se présente comme un pays de dureté. Que de la sécheresse, de la mécanique, même pour les sentiments! Toutes les femmes, ici, aiment de la même façon. Elles ne savent pas exactement ce qu'elles aiment, mais quand elles ont décidé d'aimer quelqu'un, le planning automatique se déroule et l'on assiste aux mêmes manifestations — même si l'on est loin de le souhaiter — même si l'on est différent dans sa manière d'agir, si l'on n'a pas ce côté planning de l'américain moyen! Et puis il s'abandonne à songer que pendant ce temps, des millions d'hommes souffrent et meurent les pieds dans la boue ou dans les prisons. Des millions de femmes s'épuisent et s'étreignent d'angoisse et de tristesse. Quand on sait que toutes ces souffrances ne serviront à rien, que la paix sera exactement la même qu'en 1918 et refera les mêmes erreurs qu'elle répétera à l'infini... Et quand on songe que toute cette richesse on aurait pu l'utiliser à la satisfaction des humains qu'on oblige à vivre dans la vermine et l'inconfort plus grand encore que celui des hommes de l'âge de pierre... on est écœuré, dégoûté, amer...

Et les hommes que l'on a en face de soi jouent au petit soldat, en éprouvent de la jouissance, pensent à leur avancement, leur affectation, leur permission... Ils laissent encroûter leur esprit dans la contemplation de ces problèmes terre à terre... Et on se laisse tous gagner par la propagande perfide qui

fournit des thèmes tous faits aux conversations, évitant ainsi un effort de l'esprit...

On devient de vrais bêtes, et plus on va, moins souvent on s'en rend compte...

Et encore cette pensée lancinante l'envahit. Cette pensée que son père est en prison et souffre de toutes ses fibres de lui-même, atteint dans son honneur, dans son amour de mari, de père, de Français — dans son orgueil, dans tout son être! Et sa mère, tout amour; comme toujours si dévouée et qui saura faire disparaître sa très grande souffrance pour maintenir le moral de son mari! C'est si merveilleux d'avoir une confiance absolue dans la manière dont l'un et l'autre supporteront l'épreuve. Mais quelle tristesse de ne pouvoir les aider en quoi que ce soit!

En ce dimanche de janvier, Rémy imagine qu'en d'autres temps, à Paris, il serait parti déjeuner à la campagne. Il aurait fait froid et bon sous le soleil pur de l'hiver. Il aurait bien mangé et bien bu, dit beaucoup de bêtises dont, lui et ses amis, auraient ri très fort, et il se serait satisfait d'avoir apparemment gagné quelques points dans la sympathie de la jolie jeune fille qu'il aurait emmené...

Comme tout ce qui est sentiment de ce genre est loin d'exister ici ; où l'on est aussi bestial qu'il est permis de l'être. Il a physiquement eut des satisfactions intenses ces jours derniers avec des filles du type « bien »... Il n'en reste dans son esprit aucun souvenir tendre et doux, rien, aucun autre sentiment que le souvenir de grandes coucheries... C'est triste...

Le crépuscule éteignit ses réflexions et la vie du camp reprit le dessus. Son pilotage s'améliorait chaque jour. Les atterrissages devenaient réguliers. Les lauriers lui apportent une satisfaction éphémère mais réelle, un goût nouveau d'un plaisir tout militaire. Il est promu Chef de Groupe avec « prérogatives de commandant d'unité ». Il pense que cette promotion il la doit à sa grande gueule et à sa grande taille! Alors il est fier. Il se laisse prendre au jeu!

Il a de moins en moins de répit. Certains jours il passe six heures en avion, matin et soir. Il en arrive aux acrobaties. Les vrilles sont maîtrisées malgré une espèce d'appréhension, qu'il juge évidemment stupide, mais qui prouve son contrôle de l'engin. Et il obtient son « check » de quarante heures. Après ce sera celui des instruments, qu'il pense assurer sans problème. Il rêve de bientôt pouvoir piloter un bimoteur qui est la meilleure chance de faire la guerre.

## « Mais quel pays d'idiots! » Jure-t-il!

Alors que son esprit avait peu à peu regagné un calme relatif et se repliait sur lui-même pour l'aider à lutter de toute son énergie afin de devenir un bon pilote et de faire le stage sur bimoteur, un événement vint le contrarier et l'agacer fortement. Car ces messieurs les yankees s'émeuvent du fait que son père soit en prison comme pro allemand! Et par ailleurs ils sont pour le moins choqués de l'entendre dire des propos peu avenants vis-à-vis des Américains et d'autres en faveur des Russes ou peut-être même que certains ont saisi qu'un jour il disait avoir de l'admiration pour les Allemands qui, seuls contre tout le monde soutiennent une lutte à mort avec résolution et un courage que l'américain moyen ne peut même pas comprendre, tant tout cela est loin de lui!

Et voilà, du coup, tout son pilotage menacé, sans compter l'agacement voisin de l'exaspération que lui donne cette pensée qu'il y a des gens assez bêtes

pour aller raconter de telles balourdises aux « intelligence officer » qui doivent probablement être destinés à cet emploi parce qu'ils ne sont utilisables à aucun autre!

Il lui est insupportable, surtout ici en Amérique, d'être considéré comme suspect par ces andouilles qui jouent à la guerre mais trembleraient de peur si seulement ils en voyaient l'apparence. Il doit s'efforcer de traiter cela par le mépris et ne plus y penser. Mais il n'est rien au monde de plus difficile qu'oublier. Et cependant il a besoin de tout son calme et de toute son assurance pour essayer de réprimer ces dernières heures et partir d'ici avec une note qui puisse lui permettre d'aller à ce stage sur bimoteur.

Sa raison est contrariée. Il pense qu'il n'est vraiment pas fait pour la politique. Il n'aime pas voiler ses pensées. Traiter en amis des imbéciles et paraître mépriser les gens qu'il aime lui paraît contre nature! Il aime vivre au grand jour. Dire à n'importe qui sa pensée du moment, sans détours, voilà la vérité qui l'anime! En ces temps où il n'y a plus que des partisans, comment leur faire comprendre qu'il n'est avec eux que pour certaines raisons et non pas pour d'autres. Il admire pourtant ces Américains, pour leur discipline, leur esprit sportif, leur goût du travail, leur qualité d'organisation. Il les aime pour leur franchise, leur simplicité, leur amitié. Mais il admire aussi les Russes, pour leur mystique, leur idéal et même pour leurs réalisations, pour leur énergie, leur courage. Il les aime pour leur sens de l'humain qu'ils ne perdent pas dans la guerre. Pour leur cœur et leur poésie qu'ils mettent dans leur vie. Il admire aussi les Allemands pour leur discipline, leur travail, leur organisation et le sacrifice de leur personne. Mais il ne

les aime pas pour autant. Et même s'il en avait envie, il ne pourrait pas les aimer car les Français ont trop souffert par eux!

Seule son ambition doit l'animer, lui donner la force d'obtenir ce contrat lui permettant d'aller faire la guerre, de se couvrir de gloire peut-être et de lui laisser le droit de parler librement. Les missions sont cependant empreintes de risques car, une fois partie, rien ne jouera plus que la chance, l'obus de la DCA ou la mitraille du chasseur qui peut l'atteindre, lui, plutôt que le voisin. Et il n'y pourra rien! Est-ce cela l'héroïsme? Ce n'est pas en mission qu'il faudra préparer les cartes, il n'y aura plus alors qu'à les jouer. « La détresse ne sert à rien, laissons-la à d'autres », se dit-il.

## « Joyeux anniversaire petite sœur!»

Non, il n'est pas près de sa Régine pour le lui souhaiter. Ce 18 février, la nuit est moite, une vraie nuit du sud qui invite à l'amour. Les grillons chantent, l'air est calme, mais la terre est comme sevrée de poésie, elle n'a ni parfum, ni odeur. Et là-bas, bien loin, Régine fête ses dix-neuf ans. Il sait que dans sa joie un peu grave, elle pense à ses parents et elle pense aussi à lui et c'est bon de savoir qu'au loin, on pense à lui. Il aurait aimé écrire une lettre tendre ce soir, une lettre empreinte de cette tiédeur de la nuit qui incite aux caresses. Mais à qui ? Et à quoi bon ? Monique ? Déjà il n'est plus pour elle qu'un souvenir, le souvenir d'un émoi, comme elle en avait déjà connu...et elle en connaîtra d'autres... Elena ? Elle ne recevrait pas ses lettres, d'ailleurs il y a longtemps que Marguerite l'a découragé, sans doute à juste raison... Tant pis, il n'écrira pas...

Les « aspis » à côté, comme des petits fous, chantent. Ils sont pris par l'ambiance de la nuit... Rien à lire, rien à faire que penser, que se dire que si ce n'était pas la joie de voler, on gaspille sa force et sa jeunesse à s'abrutir dans un camp, privé de toutes les joies de la vie... N'y pas penser... Ne pas penser... Il cherche alors quel nom il pourrait donner à « son avion » si jamais il en a un. Un nom qui corresponde à quelque chose de profond en lui... Il en vient à chercher à quoi il tient le plus dans la vie, ou, du moins, ce qu'il aime? Le résultat est navrant. Il pense qu'il est un vrai dilettante, ou pire, un dispersé... Il aime un tas de choses inconcevables, souvent très différentes, parfois opposées. Mais rien ne domine qui ne puisse lui donner un autre caractère que celui de jouisseur... Il aime la vie d'abord, telle qu'elle est avec des peines et des joies, des horreurs et des beautés, dont on jouit des unes comme des autres. Il aime les hommes et en haïs parfois. Mais ils lui sont rarement indifférents. Il y a toujours un intérêt dans un individu. On a toujours des surprises heureuses en prêtant à ceux qu'on a connu des qualités. Il est sociable. Autrui l'intéresse, le passionne... Il n'aime pas trop commander, mais déteste obéir... c'est mieux de se faire aimer! Il aime une infinité de choses matérielles de la vie et, notamment le confort. Il aime un tas de plaisirs classiques. Il est facile à amuser. Il aime les sports, l'avion d'abord, l'auto, le bateau à voiles, la nage, le ski, l'alpinisme, les jeux d'équipe, le football, le tennis, le cheval, la chasse et la pêche. Mais, plus que tout cela, car tout cela il peut s'en passer, il aime l'art, ou du moins des œuvres d'art... la musique avant toute chose avec une préférence marquée pour Beethoven, mais aussi Grieg, List, Chopin, Tchaïkovski, Schubert, Mozart. Il ne comprend pas Bach, ignore Wagner et prend goût, peu à peu, à Fauré, Debussy, Ravel et Franck. Ses instruments préférés sont le piano,

les violons dans l'orchestre... Il aime la peinture, surtout celle de la Renaissance italienne, Raphaël, Vinci, Titien, Véronèse et bien d'autres...Tiens, aussi Rembrandt et Rubens et Holbein et Memling et aussi Goya et Vélasquez. Ce qui n'empêche nullement de goûter des modernes aussi différents que Renoir, Manet, Utrillo, Derain, Degas... Et la sculpture évidemment, Michel Ange, et cet italien archi connu dont il ne retrouve pas le nom, et Rodin bien sûr! Il a des lacunes, ces deux français contemporains... C'est effarant ce que l'on perd la mémoire des noms, et, même, celle des choses... Il aime les tapis aussi, énormément, les meubles anciens, les tapisseries. Mais il a horreur des « objets d'art » ...

Il aime lire infiniment. Tout et n'importe quoi, sans ordre ni méthode, la poésie par périodes. Lamartine, Baudelaire, Mallarmé quand il est saoul ; quelques pièces contemporaines ; certains classiques archi connus, Racine, Victor Hugo, La Bruyère, Bossuet, Zola, Anatole France, Stendhal, beaucoup Stendhal... C'est idiot cette énumération, c'est toujours idiot une énumération ; on en oublie toujours ... stop... trop de noms lui viennent à l'esprit, porteurs de chapelets de souvenirs...

Bref, il aime tout dans la vie. Ce qui est banal ou ce qui surprend. Cependant il y a des choses dont il a horreur, comme les réunions mondaines, les gens snobs, les militaires, les très jeunes filles... des activités comme le golf, les jeux de cartes, sauf le poker, la gymnastique, perdre son temps, des œuvres d'art ou prétendues telles comme Chateaubriand...

Le clairon sonne le « couvre-feu »!

Après une nouvelle journée de pilotage intense la fatigue envahit son corps. A-t-il de la fièvre ? Ce doit être le climat. Ce climat étrangement chaud et

moite qui monte à la tête. Un cafard terrible de la France, de la France qu'il a connue et vécu que, peut-être, il ne reverra plus... de toutes les adorables vieilleries qui la composaient et en faisaient son charme. Au retour, s'il y a retour, rien ne sera plus pareil. Ce sera un pays neuf et il faudra avoir la frénésie du neuf et le mépris de l'ancien pour réussir... Jeunes filles de France, avec leurs rêves et leurs émois d'enfants qui ne savent rien de la vie, avec leur besoin d'aimer, de se donner. Comme il aimerait les retrouver ! Il n'essaiera plus de les entraîner, maléfique, sur des pentes qui les effraient mais qui les attiraient. Il respectera leur pureté, si elles en ont encore ? Ici on ne sait pas ce que c'est. On fait semblant – we play the game – on travestit le sens de tout ce que l'on fait et l'on a raison car rien n'a de sens...

Hier ils ont reçu les journaux d'Alger. Comme ils sont bien ici! Là-bas, c'est un enfer, et comme on souffre de l'étranger du lamentable spectacle que la France donne au monde, une fois de plus! Quand y aura-t-il un espoir de voir la France se relever?

Heureusement qu'ils sont loin de tout cela et que le travail de chaque jour leur évite de se poser de grandes questions. Demain il sera lâché, et alors, commencera le travail. Il a besoin de beaucoup travailler, pour oublier tout, tout ce qui est lancinant dans l'esprit : ses parents, ses sœurs, ses neveux, son pays, ses filles, ses prisonniers, ses combattants...

Enfin Rémy est breveté sur bimoteur. A l'issu de son entraînement sur chasseur, on lui refuse sa qualification car il est trop grand selon les règles en vigueur aux USA. On veut le renvoyer en Europe. Il rage. Il écrit au Colonel d'Amicourt. Il s'adressera au Général s'il le faut. Il leur rendra ses galons s'il le faut ! Il négocie et trouve le bon argument : « Vous n'avez pas investi sur moi en

pure perte. N'y a-t-il pas une réglementation moins contraignante pour les bombardiers ? » C'est effectivement le cas. Il peut ambitionner d'être pilote d'un Marauder.

Aujourd'hui ce fut la prise en main de ce fameux bombardier B-26 Marauder dont le pilotage est très pointu. Sa faible surface alaire couplée à deux moteurs puissants entraîne une vitesse d'atterrissage qui impressionne et déroute les pilotes. Le Marauder a été commandé « sur plans » par l'Air Force fin 1940 et ses essais techniques se sont poursuivis pendant la production des appareils. Le nombre de crash élevé des premiers mois de mise en service lui vaut le sobriquet de « Widow-Maker », le faiseur de veuves, qui ternit son image de bombardier le plus en avance sur son temps. Il a fait beau. Retour de vol à treize heures, le temps de déjeuner et les voici frais, dispos, détendus en face d'une après-midi ensoleillée...à ne rien faire. Cette première sortie avec le Lieutenant Gioux fut suivie d'une deuxième sortie. Rémy était copilote. Il n'a pas eu grand-chose à faire mais c'était merveilleux.

Les jours sans vol sont un vrai supplice. Le vol est presque devenu comme une drogue, on est malade quand on est obligé de s'en passer. Là-haut s'est souvent très beau. C'est toujours propre ; il y souffle un vent qui balaye les petites saloperies d'ici-bas.

Enfin le courrier! C'était à désespérer! Le lien intime que créent les lettres est tant attendu, car il vient clore les interrogations, les angoisses, les inquiétudes que l'esprit crée et génère. Mais aujourd'hui Rémy est écœuré de celles qu'il reçoit. Toute la détresse de Marguerite se lit dans les quelques mots où elle annonce que les conditions matérielles se sont améliorées! Effarant! Il y a déjà

une espèce d'habitude de l'esprit, une résignation à ce sort d'une injustice folle! Et Rémy qui, ici, tourne en rond comme un ours en cage — que peut-il faire? C'est la déprime. Il n'y a plus qu'à travailler. Mais à travailler quoi? On travaille pour l'avenir... où est-il? Alors tout ce qui reste c'est voler! L'ivresse de voler au ras du sol, sur les champs, les arbres et les maisons; de mettre son aile à un mètre de la terre... de défier le remous de l'air et la fausse manœuvre. Ou alors sur les nuages, de courir dessus, d'organiser une fantasia avec eux, de les effleurer ou de s'y précipiter...

Les derniers vols tirent à leur fin. C'est la remise des diplômes et la fête qui s'en suit dans ces bars que l'on ne reverra plus et où ils auront laissé une partie de leur jeunesse. Des souvenirs qu'ils garderont toute leur vie. Demain ce sera le départ pour Washington. Dernière étape avant de connaître la vraie vie d'un groupe qui s'engagera dans le combat. C'est la joie au cœur de partir vers une destinée, vers ce qu'ils ont voulu de toutes leurs forces. L'Amérique, Rémy s'était mis à l'apprécier du jour où il avait écarté la perpétuelle critique comparative avec la France. Ce pays lui paraît à présent vraiment sympa car les rapports humains y sont exquis. Maintenant qu'il va s'en aller, il goûte le charme de cet accueil sincère, de cette cordialité. C'est bon de quitter quelque chose que l'on aime pour ce que l'on aime davantage encore. Il est profondément heureux de vivre ces heures dont il profite au maximum. Bientôt ce seront d'autres heures, sans doute plus dures, mais qui elles aussi vaudront la peine d'être vécues. Mais comment ne pas penser à la stupidité humaine qui pousse à la guerre alors que ces troupes partent « overseas », gonflés à bloc. Ca se lit dans leur attitude comme dans leur regard et

si déprimant humainement parlant quand on pense à quel abrutissement savant ils sont conditionnés.

À l'épreuve du feu leur crânerie les abandonnera sans doute très vite. Et ils essaieront alors de raisonner par eux-mêmes pour l'expliquer. Mais sauront-ils raisonner par eux-mêmes ? C'est si bon de goûter les dernières minutes de calme avant l'orage...